**Jean-Marie Domenach, *Le retour du tragique* (1967)**

Ce qui importe au tragique n’est pas que des hommes soient malheureux au milieu d’une société qui fait du bonheur son dogme, mais la raison et la signification de cet intolérable contraste. Pour que le tragique se manifeste, il faut que, d’une manière ou d’une autre, la transcendance soit concernée, il faut qu’un dispositif métaphysique double le dispositif humain, et qu’une épuration se produise, qui amorce la transfiguration caractéristique de la tragédie. C’est pourquoi, Ionesco, malgré d’incontestables accents tragiques (en particulier dans *Le Roi se meurt*, dans *Rhinocéros*, et aussi dans *Les Chaises*), reste un auteur comique : la farce, dans sa rigidité mécanique ou dans sa virtuosité baroque, rabat l’émotion tragique dès qu’elle commence à se lever. En revanche, le théâtre de Beckett tend vers le tragique, surtout *En attendant Godot* et *Oh ! les beaux jours*. Chez lui, l’agonie du langage traduit l’agonie de l’être, et l’éternelle question de la tragédie reparaît : pourquoi ce mal sans coupable ? pourquoi cette culpabilité sans crime ? L’homme de Beckett, « incapable de se connaître et incapable de supporter de ne pas se connaître », suggère un responsable, celui qu’autrefois on appelait Dieu. Qui d’autre aurait pu inventer ce phénomène aberrant qu’est l’homme dans le monde ? N’importe quel tailleur est capable de fabriquer un pantalon, mais Dieu a créé un homme qui ne s’ajuste pas au monde. « L’univers aux loi immuables que Beckett parcourt du regard, où la souffrance, la persécution, la torture sont naturelles, semble avoir été créé par un Dieu qui n’a pas les mêmes conceptions que nous. » Est-ce un Dieu fou, ou un Dieu sportif, qui s’amuse à boxer sa création ? C’en est fini de la révolte athée dont Camus a orchestré le dernier sursaut. Dieu n’est plus moqué, ni accusé, ni condamné. Entre l’homme et lui, après tant de contestations qui ont viré à l’absurde, s’est tissée une sorte de camaraderie du malheur. Le mal est plus grand qu’on imaginait, et, à la limite, on pourrait se demander de quoi Dieu lui-même est coupable. Une espèce de commisération fraternelle monte, ou plutôt descend, vers ce créateur maladroit. Dieu meurt une seconde fois, non plus de l’orgueil de l’homme, mais de son abaissement, non plus de l’*ubris*, de Promethée, mais de l’espérance indéracinable des victimes attendant Godot, de l’humilité pieuse de Winnie enterrée.